JEAN SOUBIRAN

(1932-2020)

Jean Soubiran est décédé à Toulouse le 18 juillet 2020, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, dans la maison qui avait été celle de ses parents et où il avait grandi. Car Jean Soubiran se définissait de deux façons : il était latiniste, et il était toulousain, et même « tolosanissime », pour reprendre l'expression affectueusement humoristique d'un de ses collègues. Sa vocation de latiniste s'était manifestée de très bonne heure. Il racontait lui-même qu'à l'âge de onze ans, petit élève de sixième rentrant du lycée Pierre-de-Fermat où il avait assisté à son premier cours de latin, il avait fermement déclaré à sa mère, avec ses mots d'enfant : « voilà, c'est ça que je veux faire toute ma vie ». Et c'est bien ce qui se passa. Sa passion pour les langues anciennes, car le grec aussi fit largement partie de sa vie, ne le quitta jamais, et il continua à fréquenter savamment les textes antiques jusqu'à ses derniers mois, où la maladie l'en détourna ; et cela suffit à indiquer à tous, famille, amis, que la fin s'annonçait.

Après les années de lycée, où il brilla dans sa matière favorite (il fut en 1948 lauréat du concours général de thème latin), il fréquenta la faculté des lettres de sa ville où il se fit remarquer de ses maîtres, dont deux l'influencèrent tout particulièrement. Il convient de citer leurs noms : Robert Lucot, fin connaisseur de la poésie latine, par qui Jean Soubiran fut initié aux rigueurs exigeantes de la métrique, domaine où son intelligence aiguë et sa mémoire exceptionnelle firent rapidement merveille ; et Pierre Ruffel, qui lui fit découvrir la littérature astronomique, mettant ainsi à profit une autre des passions du jeune étudiant. Car depuis son adolescence et avec la complicité de son jeune frère, futur physicien, Jean Soubiran se plaisait à étudier le ciel à l'aide d'un télescope que les deux jeunes gens avaient fabriqué eux-mêmes et qui, doté d'un objectif de bonne qualité, leur permettait déjà de fines observations.

Après l'agrégation de grammaire, en 1954, il fut admis à la Fondation Thiers et partit pour trois années à Paris (1955-1958). Là, sous la direction de Jacques Perret, il commença à élaborer sa monumentale thèse sur « L'élision dans la poésie latine » ; pour thèse complémentaire, il avait choisi, sous la direction de Pierre Wuilleumier, l'édition du livre IX du *De architectura* de Vitruve, où l'astronomie tient une grande place. De son maître Jacques Perret, il garda toute sa vie un souvenir ému. Souvenir de sa science, bien entendu, mais aussi souvenir de la qualité humaine de celui qui avait su accueillir le jeune provincial à l'accent chantant, esseulé dans la capitale, jusqu'à lui faire partager parfois les repas familiaux.

Jacques Perret, fort de son autorité de "mandarin", puisque cela existait encore à cette époque, aurait volontiers recruté le jeune chercheur à ses côtés, à la Sorbonne. Mais Jean Soubiran, à l'étonnement du petit milieu des latinistes, récusa la proposition et choisit de revenir dans sa ville bien-

aimée de Toulouse où l'université, qui n'avait pas oublié le brillant étudiant, lui ouvrit bien volontiers ses portes. Et c'est là qu'il accomplit toute sa carrière, d'abord, de 1958 à 1961, comme assistant, puis, à partir de 1961, comme chargé d'enseignement. Ayant soutenu ses thèses le 15 juin 1966, il devint en 1969 professeur titulaire jusqu'en 1992 où il prit sa retraite, à l'âge de soixante ans, obtenant alors l'éméritat. Les étudiants qui sont passés par ses mains s'en souviennent encore, avec parfois un peu d'effroi (oh, l'implacable correcteur du thème latin !), mais toujours avec une fidèle admiration. Si difficile, si technique que fût le sujet du cours, du séminaire, de la conférence, il avait l'art de l'exposer de façon limpide, ramenant les réalités complexes à des principes simples. Profondément amoureux de la poésie latine dont il percevait les rythmes et les intentions avec l'aisance d'un natif de Rome, il ménageait à ses étudiants un accès facile aux textes qu'il savait éclairer sans jamais les étouffer sous une érudition pesante. Bref, en sortant d'un cours de Jean Soubiran, on se sentait plus intelligent. De retour chez soi et seul devant sa table de travail, c'était une autre affaire : les difficultés de la matière se révélaient, et l'on attendait avec impatience le cours suivant où l'on pourrait à nouveau s'aider de la science du maître, dont on réalisait alors toute l'étendue.

L'activité de recherche de Jean Soubiran s'est orientée autour des deux axes qui ont été cités : la métrique et plus largement la poésie latine d'une part, et de l'autre, l'histoire de l'astronomie et des sciences. À la publication de sa thèse sur l'élision (1966) a fait écho, une vingtaine d'années plus tard, son gros *Essai sur la versification dramatique des Romains : sénaire iambique et septénaire trochaïqu*e (1988), dont l'édition du *Miles Gloriosus* (*Prosodie et métrique du* Miles Gloriosus *de Plaute : introduction et commentaire*, 1995) est en quelque sorte l'application pratique. Car Jean Soubiran a abondamment pratiqué l'édition de textes, et bien entendu surtout de textes poétiques. Faisant le constat lucide que la connaissance du latin se perdait de plus en plus dans le grand public, il en avait conclu que la meilleure parade consistait à mettre à la disposition de tous des éditions solides, dotées d'une traduction qui ne trahisse pas l'élégance des textes, et d'un commentaire accessible à tout lecteur quelque peu cultivé. C'est ainsi que ses trois éditions savantes de la CUF, celles du *De architectura, livre IX* de Vitruve (1969), des *Aratea et Fragments poétiques* de Cicéron (1972), et des *Phénomènes d'Aratos* d'Aviénus (1981) furent suivies d'éditions commentées visant un public plus large : éditions des chants VI 333-X 546 de la *Guerre civile* de Lucain (1998), des *Argonautiques* de Valérius Flaccus (2002) et de l'*Achilléide* de Stace, cette dernière en collaboration avec son collègue toulousain François Ripoll (2008). Ces trois dernières éditions furent dotées d'une traduction rythmée, afin d'éviter tant la platitude de la prose que le carcan de la traduction versifiée, et d'un commentaire allant délibérément à l'essentiel. À tout cela s'ajoutent près d'une centaine d'articles, pour la plupart consacrés à la poésie latine et/ou à l'édition de textes.

Mais bien d'autres publications portent la marque de Jean Soubiran, et en particulier les nombreux volumes de la CUF dont il accepta d'être le réviseur. Leurs auteurs (dont je fais partie) savent ce qu'ils lui doivent, et le nombre de conjectures originales dont il enrichit leurs apparats critiques, armé bien souvent de sa seule perspicacité et d'un simple Gaffiot. Sa générosité scientifique était d'ailleurs connue : combien de chercheurs, de France et d'ailleurs, lui écrivirent, voire convergèrent en personne vers sa paisible maison du quartier des Ponts-Jumeaux pour lui soumettre une question de métrique, une difficulté de critique textuelle ! Jusqu'à la fin de ses jours il répondit généreusement à tous, de son écriture fine, convoquant pour eux de façon désintéressée la science de toute une vie, avec une bienveillance et une élégance qui étaient sa marque.

Il ne faut pas manquer non plus de mentionner, en marge de ses activités d'universitaire et de savant, son œuvre de poète « néolatin », comme il disait lui-même avec humour. Car Jean Soubiran composa tout au long de sa vie des vers latins subtils et impeccables, mobilisant sa virtuosité de métricien au service de sa sensibilité propre. Ces poèmes, il aurait aimé les publier mais ne chercha pas à le faire, conscient qu'il était des contraintes commerciales de l'édition.

Il n'eut qu'un seul vrai regret, qu'à la fin de sa vie il avouait parfois : n'avoir pas réussi à former un (ou une) élève à qui il aurait transmis l'ensemble de sa science métrique. Son savoir a disparu avec lui. Souhaitons que quelque jeune chercheur doué le relève un jour : ce serait le plus grand hommage à lui rendre.

Mireille Armisen-Marchetti.